

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Remous

Monique Bosco

Volume 4, Number 22, April 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bosco, M. (1962). Remous. *Liberté*, 4(22), 211–217.

Remous

Depuis la veille, le sirocco soufflait, traînant dans son sillage une chaleur accablante et lourde. C'était l'heure où, sur la plage, même les touristes les plus intrépides se décidaient enfin à plier bagage. Bientôt, derrière des volets clos, ils jouiraient d'une sieste bien méritée. Chaque jour, Isabelle avait assisté avec impatience à cet exode traînard et désorganisé. D'habitude, dans ce tournoi d'endurance, c'étaient les Allemands, arrivés les premiers, qui fermaient la marche car ils procédaient à leur brunissement avec l'acharnement méthodique qu'ils mettaient à toutes choses. Equipés de ces peignoirs de bain à la mode durant les années 30, les yeux protégés par des visières comme en portaient Borotra ou Suzanne Lenglen, la peau enduite d'huiles et de crèmes, ils s'attaquaient consciencieusement à la tâche. Pour se transformer en écrevisses, hommes, femmes et enfants se pliaient douloureusement à ce rite qui n'était interrompu que par l'absorption d'une énorme quantité de nourriture, délayée dans une égale quantité de breuvage, jonchant la plage des reliefs de leurs agapes.

Les autres estivants, les "civilisés" qui ne consentaient à prendre leurs repas qu'au restaurant, devant une vraie table et une authentique nappe de toile, les considéraient avec un mépris profond; ce mépris n'était égalé, et même surpassé que par celui des Siciliens du cru, furieux de ce "manque à gagner" et peu compatissants aux raisons d'économie de ces gens que l'on disait les plus prospères d'Europe.

Cette journée-là, les baigneurs ne semblaient plus se décider à partir, comme si cette chaleur de septembre, si exceptionnelle en sa violence menacée, leur laissait déjà pressentir les approches de l'automne et les incitait à profiter au maximum de ces dernières flambées d'été.

D'ordinaire, vers les deux heures, les derniers retardataires évacuaient finalement la plage qui devenait alors le bien exclusif d'Isabelle. Durant ces heures de chaleur torride où les animaux eux-mêmes ne s'aventuraient plus au dehors, il lui semblait qu'elle prenait véritablement possession du sable et de l'eau. Avidement, elle tendait alors son visage et son corps au soleil, à la recherche de cette sensation de brûlure bienfaisante qui, comme par magie, dénouait en elle les angoisses et les tensions, la laissant pareille à une poupée disloquée, tête lourde mais vide, bras inertes et jambes pesantes, tel un caillou emmagasinant la plus grande quantité possible de chaleur. Il lui était alors intolérable que la présence bruyante et importune des autres vienne à tout moment gâcher l'état de torpeur dans lequel elle se complaisait.

Quand la chaleur n'était plus supportable, elle se précipitait dans la mer et reprenait ensuite les jeux de son enfance, allant explorer avec une patience infinie la moindre flaque, attendant à chaque moment l'irruption de quelque chose d'inattendu et de merveilleux. Sur la grève, devenue déserte, le vieux pêcheur à la retraite ramassait avec des gestes lents, calmes et mesurés, les parasols et les chaises-longues qu'il louerait à nouveau, plus tard dans l'après-midi, aux baigneurs paresseux qui préféraient venir sur la plage vers les cinq ou six heures.

Pourtant, aujourd'hui, un dernier parasol demeurait encore planté. Sous son ombre, une jeune Américaine semblait prête à soutenir le siège. Isabelle essaya de ne pas se laisser gagner par l'irritation. C'est alors que trois jeunes gens du pays, profitant des heures allouées pour la sieste, firent une irruption bruyante sur la plage. Les jours passés, ils avaient essayé d'engager la conversation avec elle mais son mutisme obstiné eut raison de leur insistance. Cette fois, ils se dirigèrent sans hésiter vers la jeune Américaine. Après une brève discussion, ils allèrent chercher dans la remise une barque qu'ils mirent aussitôt à l'eau. A ce moment, la jeune fille se dirigea vers Isabelle.

— "Je suis chargée d'un message pour vous. Vous comprenez l'anglais n'est-ce pas?" fit-elle avec un joli sourire. Et ce sourire

était si contagieux, si amical, qu'Isabelle n'eut pas le courage de mentir. Elle continua: "Ces garçons doivent aller à la pêche aux oursins et m'ont promis d'essayer de rapporter des étoiles de mer et des coraux. Ils seraient ravis que vous acceptiez de nous accompagner". Et, présentant un refus, elle se hâta d'ajouter: "Si vous ne venez pas, je n'irai pas non plus".

Isabelle eut soudain honte d'être repliée sur elle-même, uniquement attentive à ses humeurs et à ses désirs du moment, égoïstement refermée sur un monde qu'elle rebâtissait à son usage, au fur et à mesure, arbitrairement. C'était justement ce que Daniel lui avait reproché le plus amèrement, avant qu'il ne se décide à rompre. Pour l'oublier, Isabelle était venue se cacher sur cette petite plage paisible et déserte. Or, elle n'avait pas été sans remarquer le manège des trois jeunes gens. Deux d'entre eux, pareils en cela à des perroquets, ne lui avaient servi que le baratin traditionnel que l'on débite machinalement à toute touriste, encore à peu près jeune et passablement jolie. Le troisième, que les autres appelaient Luigi, n'avait rien dit quoique lui seul parlât couramment le français et l'anglais. Lorsque ses camarades l'en pressaient, il consentait à traduire leurs phrases anodines et banales, truffées de compliments abracadabrants. Il en rougissait presque. Pour son compte, il se taisait. C'était un adolescent, très frêle, brun, avec d'immenses yeux noirs qui lui mangeaient la figure. Il avait encore cette première grâce de l'enfance, ces pâleurs soudaines et ces rougeurs subites qui sont plus émouvantes que toutes les déclarations. Devant ce regard d'enfant, Isabelle se voyait à nouveau désirable et désirée, fraîche et épanouie à la fois. Alors, elle pouvait oublier les remarques blessantes de Daniel et sa propre peur de vieillir.

De se sentir à nouveau capable d'émouvoir et de troubler, surtout un être si jeune, la confirmait dans une sorte de vengeance mauvaise où, véritablement, l'autre était sacrifié pour rétablir la bonne idée qu'il lui fallait coûte que coûte entretenir sur elle-même. D'un geste souple, ("Je ne suis pas encore si rouillée pour mon âge", se dit-elle avec une satisfaction ironique), Isabelle se releva et accepta en un grand éclat de rire: — "Depuis toujours, j'aime aller en bateau". Avec animation, elle aida la jeune fille à plier bagage.

Les garçons les accueillirent avec force démonstrations de joie. On procéda à des présentations sommaires. Antonio, qui était

le plus laid et le plus fort, s'empara des rames. Profitant de l'aubaine, Pietro, qu'Isabelle, par devers elle, avait baptisé le "joli coeur", s'empressa aussitôt autour de Betsy, flirtant avec insistance tandis qu'elle se défendait avec bonne grâce. Sans mot dire, Luigi s'était assis aux pieds d'Isabelle. Pour "être gentille", comme elle disait, elle le questionna sur sa vie. Il parla, timidement d'abord, puis se laissa aller à répondre avec plus de spontanéité.

La mer était étale. Pas un souffle d'air. La réverbération du soleil sur l'eau était si forte que la chaleur y gagnait une intensité nouvelle. De grandes vapeurs blanchâtres semblèrent tout à coup voiler ce bleu trop bleu du ciel. Gagnée par un engourdissement bienfaisant, Isabelle renonça vite à ses tentatives de conversation et d'amabilité. — "Les velleités d'Isabelle pour la vie sociale et mondaine sont toujours de courte durée. Elle vous tend une perche et, quand vous allez vous y raccrocher, pan, d'un coup sec, elle vous l'assène sur la tête", avait l'habitude de dire Daniel. Mais, le petit jeune homme à ses pieds n'avait pas l'air d'attendre autre chose. Elle se laissa aller à sa paresse.

La barque s'était mise à longer les falaises et, à chaque instant, on découvrait l'ouverture béante et noire d'une grotte. — "S'il vous plaît, allons en visiter une", cria Betsy en battant des mains. Malgré son charme franc et vrai, il lui restait ces réflexes d'enfant gâtée, tout un côté de minauderies apprises et voulues qui agaçaient toujours Isabelle car elle les retrouvait chez presque toutes les jeunes femmes qu'elle rencontrait. On se plia à ses désirs. Antonio pagaya avec plus de prudence. A l'intérieur, il faisait une fraîcheur étonnante. L'obscurité était presque totale et une odeur âcre et forte vous saisissait à la gorge. Des glissements, des frôlements soyeux se superposaient tandis que l'on percevait d'étranges murmures étouffés. — "C'est plein d'oiseaux de nuit", lui souffla Luigi. Comme en son enfance lorsque, poussée par sa soeur et ses cousins, elle s'était décidée à visiter avec eux le cimetière, un soir au clair de lune, Isabelle regretta cette intrusion. Il lui semblait retrouver quelque chose de maléfique en cette caverne bruisante d'une vie indescriptible et inavouée.

Pour amuser Betsy, Antonio se mit en demeure de battre l'eau, à grands coups de rame. Alors, des lueurs bleues et vertes, comme des étincelles électriques, venaient éclairer la surface noire et luisante de l'eau. Lorsque toutes ces distractions furent épuisées, et Betsy se plaignant de l'humidité, on retrouva la chaleur

torride du dehors. Pietro et Antonio décidèrent de commencer leur pêche. Ils se dépouillèrent de leurs tricots de coton, de leurs pantalons de toile délavée et enfilèrent leurs palmes et leurs masques. Isabelle nota avec amusement qu'ils portaient autour du cou une chaîne à laquelle était pendue une médaille. — "C'est vraiment drôle", dit-elle à Betsy. Luigi rougit encore plus que d'habitude en expliquant: "C'est la coutume". Isabelle remarqua également qu'avant chaque plongée ils baisaient cette médaille, puis esquissaient un rapide signe de croix. Lorsqu'ils émergeaient à bout de souffle, ils ramenait chaque fois, fièrement, un autre trophée qu'ils étaient allés arracher le plus loin et le plus profond possible. Antonio surtout, qui semblait mettre à cette tâche l'audace et la ferveur qu'il n'osait témoigner en ses poursuites amoureuses, avait toujours le plus gros butin. Sans se préoccuper d'elles deux il jetait à la hâte, au milieu de la barque, des brassées d'oursins, une petite pieuvre, des étoiles de mer et d'étranges coquillages, puis replongeait à nouveau. Les oursins avaient des couleurs nuancées et délicates allant du mauve au violet sombre, en passant par toutes les gammes du brun et du noir. Isabelle ne se lassait pas de comparer leurs couleurs et de s'extasier sur l'orange tendre et vif à la fois des étoiles de mer, encore toutes molles et souples, elle qui ne les avait vues que poussiéreuses et raides, piquées sur des filets de pacotille, dans des bars à la mode. La pêche terminée, Antonio et le "joli coeur" décidèrent Betsy à partir avec eux à la nage.

— "Puis-je vous abandonner?" lui demanda Betsy.

— "Bien sûr, d'ailleurs Luigi a promis de me tenir compagnie". Le jeune garçon rougit de plaisir. Les autres s'éloignèrent.

Demeurée seule avec lui, Isabelle sentit de nouveau l'irritation la gagner.

— "Vous n'avez pas envie de vous baigner?" lui demanda-t-il gentiment.

— "Non, j'ai horreur de nager en eau profonde. Je suis peureuse". Et comme il la regardait toujours avec admiration, elle poursuivit avec agacement: "Vous m'aviez promis des coreaux et vous n'avez pas plongé une seule fois. Seriez-vous lâche et menteur par hasard?" Elle le sentit piqué au vif. Maladroitement, il s'embrouilla dans des explications vagues. Une force mauvaise la poussa. Sentant sa peur et sa répugnance, il lui sembla soudainement vitalement important de le forcer dans ses ultimes retranchements.

Comme il prétextait la nécessité de suivre les autres de près, à cause des courants et des remous, elle lui retira ce dernier alibi.

— “Vous pouvez compter sur moi. Je nage mal mais je sais ramer depuis toujours”.

Elle entendait sa propre voix, avec ce petit ton sec et clair qui possédait le don d'exaspérer Daniel.

Et, de son enfance, remonta le souvenir extraordinairement précis, qu'elle réussissait généralement à effacer de sa mémoire. Elle était dans le jardin, avec Suzanne, sa soeur, cette fille de huit ans toujours si bonasse et accommodante, dont les petits garçons raffolaient déjà. Justement, ce jour-là, un grand dadais de dix ans au moins était venu la rejoindre. Isabelle, elle, avait tout juste six ans. Elle se rappelait encore son agacement devant les soi-disant prouesses de ce petit nigaud. Tout lui était bon pour épater sa soeur qui, d'ailleurs, multipliait toujours les compliments les plus flatteurs. Monté dans le grand pommier du verger, solidement agrippé à deux maîtresses branches, il faisait mine de sauter tandis que Suzanne poussait des cris d'oiseau effarouché.

— “Descends, je t'en prie”, répétait-elle. Il continuait, ravi, ce manège.

— “Tu n'es pas chiche, froussard, froussard, avait alors glapi Isabelle. Le petit garçon était devenu tout pâle. Le reste se passa très vite. Il y eut les cris de Suzanne: “Non, non”, et le bruit d'une chute. Il s'en tira avec quelques fractures. D'un commun et muet accord, Suzanne et lui ne mentionnèrent pas la responsabilité d'Isabelle dans cet accident. Mais, ensuite, elle crut toujours saisir chez eux une expression de crainte, de reproche et de dégoût. Aujourd'hui, c'était dans le regard de Luigi qu'elle retrouvait ce mélange de détermination et d'effroi qu'elle avait déjà su lire, jadis, dans les yeux du petit voisin.

La barque empruntait un étroit chenal, entre des blocs de rocs énormes. L'eau, moins profonde à cet endroit, était claire et et l'on pouvait apercevoir quelques formations de coraux. Il les découvrit le premier et attendit son verdict. Alors, poussée par ce démon qui lui soufflait toujours les phrases à ne pas dire, elle le moqua: “Si Betsy vous le demandait, vous seriez déjà rendu”.

Il entreprit alors, fébrilement, de se dépouiller de ses sandales et de ses vêtements. En le voyant si maigre, avec ce torse frêle d'enfant, elle eut honte de son geste. D'un mot, elle aurait pu le retenir. Mais elle ne pouvait pas le prononcer comme, après une scène de

famille, elle n'avait jamais pu se résoudre à demander pardon. Elle eut froid tout à coup et se sentit extrêmement lasse, des autres et d'elle-même. Il eut alors un geste ravissant. Dénouant de son cou la chaîne d'or et la médaille, il les laissa tomber dans sa main à elle, qu'il referma sur ce don. La médaille était si mince que l'on ne pouvait plus en distinguer la gravure. Déjà, prenant son élan, il s'apprêtait à sauter. Comme il se sentait observé et qu'Isabelle ne pouvait empêcher son regard de se charger d'une malveillance moqueuse, il n'osa pas conjurer le mauvais sort. Il plongea mal. Isabelle prit peur. — "Je vais fermer les yeux et compter jusqu'à quinze et il apparaîtra à nouveau".

Il ressortit en effet, au bout de quelques secondes, les mains vides. Son regard implorant la suppliait de renoncer pour lui.

— "Là, un peu à gauche, j'en vois de superbes", s'entendit-elle dire.

— "Les courants sont très forts et traîtres par ici", fit-il d'une voix tremblante.

— "Ne craignez rien, je maintiendrai le bateau."

Il se laissa glisser à nouveau. Cette fois, fascinée, Isabelle suivit sa descente. Avec une stupeur horrifiée, elle s'aperçut qu'au lieu de diriger sa plongée, il semblait comme aspiré par les profondeurs. Longtemps, elle cria. Projeté hors d'elle, ce cri ne semblait plus lui appartenir. Elle l'entendait, tel un écho étranger et malveillant, se répercuter contre les rochers, couvrir le bruit des vagues.

Les recherches se poursuivirent jusque tard dans la nuit. On les reprit les jours suivants, avec ténacité. Rien n'y fit. On ne trouva jamais trace de ce corps.

Monique BOSCO